

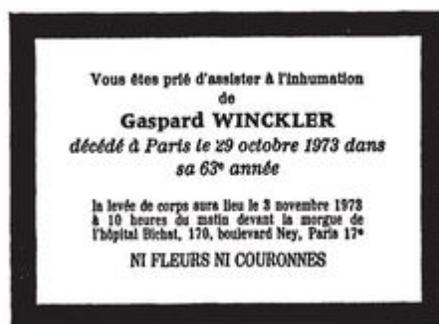
# CHAPITRE XXVI

## *Bartlebooth, 1*

Une antichambre, chez Bartlebooth.

C'est une pièce presque vide, meublée seulement de quelques chaises pailées, de deux tabourets à trois pieds garnis d'une galette rouge à petites franges et d'une longue banquette à dossier droit, recouverte d'une moleskine verdâtre, telle qu'il y en avait jadis dans les salles d'attente des gares.

Les murs sont peints en blanc, le sol est recouvert d'un épais revêtement plastique. Sur un grand carré de liège fixé contre le mur du fond sont épinglées plusieurs cartes postales : le champ de bataille des Pyramides, le marché aux poissons de Damiette, l'ancien quai des baleiniers de Nantucket, la promenade des Anglais à Nice, le building de la *Hudson's Bay Company* à Winnipeg, un coucher de soleil à Cape Cod, le Pavillon de Bronze du Palais d'Été de Pékin, une reproduction d'un dessin représentant Pisanello offrant sur un écriin à Lionel d'Este quatre médailles d'or, ainsi qu'un faire-part bordé de noir :



Les trois domestiques de Bartlebooth se tiennent dans cette antichambre, attendant le problématique coup de sonnette de leur maître. Smautf est debout près de la fenêtre, un bras en l'air, cependant qu'Hélène, la bonne à tout faire, refait un point à la manche droite de sa veste qui s'était légèrement décousue sous l'aisselle. Kléber, le chauffeur, est assis sur l'une des chaises. Il est vêtu, non de sa livrée, mais d'un pantalon de velours à large ceinture et d'un chandail blanc à col roulé. Il vient d'étaler sur la banquette de moleskine un jeu de cinquante-deux cartes, faces apparentes, sur quatre rangées et il s'apprête à faire une réussite consistant, après avoir retiré les quatre as, à réordonner le jeu selon ses quatre séquences de même couleur en se servant des intervalles laissés par l'élimination des as. À côté des cartes est posé un livre ouvert ; c'est un roman américain de George Bretzlee, intitulé *The Wanderers*, dont l'action se passe dans les milieux du jazz new-yorkais aux débuts des années cinquante.

Smautf, nous l'avons vu, est au service de Bartlebooth depuis cinquante ans. Kléber, le chauffeur, a été engagé en 1955 lorsque Bartlebooth et Smautf revinrent de leur tour du monde, en même temps qu'une cuisinière, Madame Adèle, une fille de cuisine, Simone, un sommelier maître d'hôtel, Léonard, une lingère, Germaine, un homme de peine, Louis, et un valet de pied, Thomas. Bartlebooth sortait alors fréquemment et recevait volontiers, donnant non seulement des dîners réputés, mais hébergeant même de lointains parents ou des personnes dont il avait fait la connaissance au cours de ses voyages.

Dès mille neuf cent soixante, ces fastes commencèrent à se ralentir et les employés qui partirent ne furent pas remplacés. C'est seulement il y a trois ans, quand Madame Adèle prit sa retraite que Smautf fit embaucher Hélène. Hélène, qui a tout juste trente ans, s'occupe de tout, du

linge, des repas, du ménage, aidée pour les gros travaux par Kléber qui n'a plus guère l'occasion de se servir de la voiture.

Il y a longtemps que Bartlebooth ne reçoit plus et c'est à peine si, ces deux dernières années, il a quitté son appartement. La plupart du temps il s'enferme dans son bureau, ayant une fois pour toutes interdit qu'on le dérange tant qu'il n'appellerait pas. Il reste parfois plus de quarante-huit heures sans donner signe de vie, dormant tout habillé dans le fauteuil de repos du grand-oncle Sherwood, se nourrissant de biscottes grignotées ou de biscuits au gingembre. Il est devenu exceptionnel qu'il prenne ses repas dans sa grande et sévère salle à manger Empire. Lorsqu'il consent à le faire, Smautf enfile sa vieille queue-de-pie et lui sert, en s'efforçant de ne pas trembler, l'œuf à la coque, le peu de haddock poché et la tasse de verveine qui constituent depuis plusieurs mois, au grand désespoir d'Hélène, les seules nourritures qu'il accepte d'ingérer.



Valène mit des années à comprendre ce que cherchait exactement Bartlebooth. La première fois qu'il vint le voir, en janvier mille neuf cent vingt-cinq, Bartlebooth lui dit seulement qu'il voulait apprendre à fond l'art de l'aquarelle et qu'il souhaitait prendre une leçon quotidienne pendant dix ans. La fréquence et la durée de ces cours particuliers firent sursauter Valène qui se trouvait parfaitement heureux quand il avait décroché dix-huit leçons en un trimestre. Mais Bartlebooth semblait décidé à consacrer à cet apprentissage tout le temps qu'il faudrait et n'avait apparemment pas de soucis d'argent. Cinquante ans plus tard, Valène se disait d'ailleurs parfois que ces dix années,

en fin de compte, n'avaient pas été tellement superflues, vu la totale absence de dispositions naturelles dont Bartlebooth avait d'emblée fait preuve.

Bartlebooth non seulement ne connaissait rien à cet art fragile qu'est l'aquarelle, mais n'avait jamais tenu un pinceau et à peine davantage un crayon. La première année, Valène commença donc par lui apprendre à dessiner et lui fit exécuter au fusain, à la mine de plomb, à la sanguine, des copies de modèles avec châssis quadrillé, des croquis de mise en place, des études hachurées avec rehauts de craie, des dessins ombrés, des exercices de perspective. Ensuite il lui fit faire des lavis à l'encre de Chine ou à la sépia, lui imposant de fastidieux travaux pratiques de calligraphie et lui montrant comment diluer plus ou moins ses coups de pinceau pour poser des valeurs de tons différentes et obtenir des dégradés.

Au bout de deux ans, Bartlebooth parvint à maîtriser ces techniques préliminaires. Le reste, affirma Valène, était simplement affaire de matériel et d'expérience. Ils commencèrent à travailler en extérieur, au parc Monceau, sur les bords de la Seine, au bois de Boulogne d'abord, puis bientôt dans la région parisienne. Tous les jours à deux heures, le chauffeur de Bartlebooth — ce n'était pas encore Kléber, mais Fawcett, qui était déjà au service de Priscilla, la mère de Bartlebooth — venait chercher Valène ; le peintre retrouvait dans la grosse limousine Chenard et Walker noire et blanche son élève sagement équipé de pantalons de golf, guêtres, casquette écossaise et chandail jacquard. Ils allaient dans la forêt de Fontainebleau, à Senlis, à Enghien, à Versailles, à Saint-Germain ou en vallée de Chevreuse. Ils installaient côte à côte leur pliant à trois pieds dit « pliant Pinchart », leur ombrelle à manche coudé et à pique et leur fragile chevalet articulé. Avec une précision maniaque et presque malhabile à force d'être minutieuse, Bartlebooth punaisait sur sa planchette de

frêne à fils contrariés une feuille de papier Whatman à grain fin préalablement humectée à l'envers, après avoir vérifié en regardant par transparence la marque de fabrique qu'il allait travailler sur la bonne face, ouvrait sa palette de zinc dont la surface intérieure émaillée avait été soigneusement nettoyée à la fin de la séance de la veille et y disposait, dans un ordre rituel, treize petits godets de couleur — noir d'ivoire, sépia colorée, terre de Sienne brûlée, ocre jaune, jaune indien, jaune de chrome clair, vermillon, laque de garance, vert Véronèse, vert olive, outremer, cobalt, bleu de Prusse — ainsi que quelques gouttes de blanc de zinc de Madame Maubois, préparait son eau, ses éponges, ses crayons, vérifiait une fois de plus que ses pinceaux étaient correctement hampés, que la pointe en était parfaite, le ventre pas trop gros, les poils sans épi aucun, et, se lançant, esquissait avec de légères traces de crayon les grandes masses, l'horizon, les premiers plans, les lignes de fuite, avant de tenter de saisir, dans toute la splendeur de leur instantanéité, de leur imprévisibilité, les éphémères métamorphoses d'un nuage, la brise ridant la surface d'un étang, un crépuscule en Île-de-France, un envol d'étourneaux, un berger rentrant son troupeau, la lune se levant sur un village endormi, une route bordée de peupliers, un chien en arrêt au bord d'un fourré, etc.

La plupart du temps Valène secouait la tête et avec trois ou quatre phrases brèves — le ciel est trop chargé, ce n'est pas équilibré, l'effet est raté, ça manque de contraste, l'atmosphère n'est pas rendue, il n'y a pas de gradations, la mise en page est plate, etc. — ponctuées de cercles et de ratures négligemment jetés sur l'aquarelle, détruisait sans pitié le travail de Bartlebooth qui, sans dire un mot, arrachait la feuille de la planchette de frêne, en posait une autre et recommençait.

En dehors de cette pédagogie laconique, Bartlebooth et Valène ne se parlaient presque pas. Bien qu'ils eussent exactement le même âge, Bartlebooth ne semblait absolument pas curieux de Valène, et Valène, s'il était intrigué par l'excentricité du personnage, hésitait la plupart du temps à l'interroger directement. Pourtant à plusieurs reprises, sur le chemin du retour, il lui demanda pourquoi il s'obstinait tellement à vouloir apprendre l'aquarelle. « Pourquoi pas ? » répondait généralement Bartlebooth. « Parce que », répliqua un jour Valène, « à votre place, la plupart de mes élèves se seraient découragés depuis longtemps. » « Je suis donc tellement mauvais ? » demanda Bartlebooth. « En dix ans, on arrive à tout, et vous y arriverez, mais pourquoi voulez-vous posséder à fond un art qui, spontanément, vous est complètement indifférent ? » « Ce ne sont pas les aquarelles qui m'intéressent, c'est ce que je veux en faire. » « Et que voulez-vous en faire ? » « Mais des puzzles, bien sûr », répondit sans la moindre hésitation Bartlebooth.

Valène, ce jour-là, commença à se forger une idée plus précise de ce que Bartlebooth avait en tête. Mais c'est seulement après avoir fait la connaissance de Smautf, puis de Gaspard Winckler, qu'il put mesurer dans toute son ampleur ce qu'était l'ambition de l'Anglais :

Imaginons un homme dont la fortune n'aurait d'égale que l'indifférence à ce que la fortune permet généralement, et dont le désir serait, beaucoup plus orgueilleusement, de saisir, de décrire, d'épuiser, non la totalité du monde — projet que son seul énoncé suffit à ruiner — mais un fragment constitué de celui-ci : face à l'inextricable incohérence du monde, il s'agira alors d'accomplir jusqu'au bout un programme, restreint sans doute, mais entier, intact, irréductible.

Bartlebooth, en d'autres termes, décida un jour que sa vie tout entière serait organisée autour d'un projet unique dont la nécessité arbitraire n'aurait d'autre fin qu'elle-même.

Cette idée lui vint alors qu'il avait vingt ans. Ce fut d'abord une idée vague, une question qui se posait — *que faire ?* —, une réponse qui s'esquissait : *rien*. L'argent, le pouvoir, l'art, les femmes, n'intéressaient pas Bartlebooth. Ni la science, ni même le jeu. Tout au plus les cravates et les chevaux ou, si l'on préfère, imprécise mais palpitante sous ces illustrations futiles (encore que des milliers de personnes ordonnent efficacement leur vie autour de leurs cravates et un nombre bien plus grand encore autour de leurs chevaux du dimanche), une certaine idée de la perfection.

Elle se développa dans les mois, dans les années qui suivirent, s'articulant autour de trois principes directeurs :

Le premier fut d'ordre moral : il ne s'agirait pas d'un exploit ou d'un record, ni d'un pic à gravir, ni d'un fond à atteindre. Ce que ferait Bartlebooth ne serait ni spectaculaire ni héroïque ; ce serait simplement, discrètement, un projet, difficile certes, mais non irréalisable, maîtrisé d'un bout à l'autre et qui, en retour, gouvernerait, dans tous ses détails, la vie de celui qui s'y consacrerait.

Le second fut d'ordre logique : excluant tout recours au hasard, l'entreprise ferait fonctionner le temps et l'espace comme des coordonnées abstraites où viendraient s'inscrire avec une récurrence inéluctable des événements identiques se produisant inexorablement dans leur lieu, à leur date.

Le troisième, enfin, fut d'ordre esthétique : inutile, sa gratuité étant l'unique garantie de sa rigueur, le projet se détruirait lui-même au fur et à mesure qu'il s'accomplirait ; sa perfection serait circulaire : une succession d'événements qui, en s'enchaînant, s'annuleraient : parti de rien, Bartlebooth reviendrait au rien, à travers des transformations précises d'objets finis.

Ainsi s'organisa concrètement un programme que l'on peut énoncer succinctement ainsi :

Pendant dix ans, de 1925 à 1935, Bartlebooth s'initierait à l'art de l'aquarelle.

Pendant vingt ans, de 1935 à 1955, il parcourrait le monde, peignant, à raison d'une aquarelle tous les quinze jours, cinq cents marines de même format (65 × 50, ou raisin) représentant des ports de mer. Chaque fois qu'une de ces marines serait achevée, elle serait envoyée à un artisan spécialisé (Gaspard Winckler) qui la collerait sur une mince plaque de bois et la découperait en un puzzle de sept cent cinquante pièces.

Pendant vingt ans, de 1955 à 1975, Bartlebooth, revenu en France, reconstituerait, dans l'ordre, les puzzles ainsi préparés, à raison, de nouveau, d'un puzzle tous les quinze jours. A mesure que les puzzles seraient réassemblés, les marines seraient « retexturées » de manière à ce qu'on puisse les décoller de leur support, transportées à l'endroit même où — vingt ans auparavant — elles avaient été peintes, et plongées dans une solution détergente d'où ne ressortirait qu'une feuille de papier Whatman, intacte et vierge.

Aucune trace, ainsi, ne resterait de cette opération qui aurait, pendant cinquante ans, entièrement mobilisé son auteur.